



Gérard Cartier

Halte au feu

Préface à

Requiem de guerre de Franck Venaille
traduit en espagnol par Lucía Dorin
(Léviatán, Buenos Aires, 2019)

Franck Venaille était l'un des poètes majeurs de notre époque. Il est mort il y a peu, en août 2018, alors qu'il venait de corriger les épreuves de *L'enfant rouge*. *Requiem de guerre*, au titre prémonitoire, est donc le dernier de ses livres qu'il ait tenu en mains. La mort jette la plupart des écrivains dans un long purgatoire – c'est encore plus vrai des poètes. Franck Venaille, lui, sort de la vie pour entrer dans la légende. Une longue maladie, qui forme le fond de ce *Requiem*, ne l'a pas empêché de manifester une extraordinaire vitalité, surtout depuis *La Descente de l'Escaut*, livre mythique, refusé par tous les éditeurs avant d'être publié par Obsidiane et de rencontrer un vaste public – livre qui m'a saisi, ému, emporté comme peu ont su le faire auparavant¹.

Franck Venaille était né en 1936 dans un quartier populaire de Paris. Son enfance fut plutôt heureuse mais il a très tôt ressenti sa présence au monde comme une souffrance, ce dont témoigne le titre d'un de ses premiers livres, *L'apprenti foudroyé*. Cette complexion originelle a été renforcée par le traumatisme de la guerre d'Algérie, la dernière des guerres coloniales françaises, expérience dramatique qu'il évoque et fantasme dans deux livres et qui apparaît de façon plus ou moins subliminale dans la plupart des autres. Franck Venaille a fait de sa vie le thème presque unique de son œuvre. Il n'a eu de cesse de revenir sur son passé, en particulier sur son enfance parisienne, recréant les lieux, les faits, les sentiments, les questionnant, les interprétant, les remodelant sans s'embarrasser outre mesure de la vérité biographique, transformant sa vie en mythe – il a ainsi prétendu être né à Ostende, le grand port des Flandres belges, témoignant par là de sa fascination pour une région avec laquelle il n'avait pourtant aucune attache.

L'œuvre de Franck Venaille est fortement ancrée dans la géographie. Son œuvre s'inscrit dans un triangle magnétique, et quelque peu maléfique, dont les sommets sont le Paris de son enfance, l'Algérie de la guerre et la plaine des Flandres, sa terre mentale. Il faudrait naturellement y ajouter d'autres lieux, en particulier en Italie : Trieste et surtout Venise, ville aimée où il se rendait tous les ans. Si elle est d'abord d'essence intime, son œuvre n'est pas pour autant détachée de l'Histoire, du fait de son expérience de la guerre, du fait aussi d'une extrême sensibilité au monde dont témoigne son engagement au sein du Parti communiste français.

Sa voix est singulière, profonde, d'un lyrisme angoissé, presque provocante dans son impudeur : elle a tout de suite été remarquée. Lors de ses obsèques, un ami a lu l'un de ses premiers poèmes : j'ai été frappé d'entendre la même voix que dans ses derniers

¹ On peut en lire quelques pages dans l'anthologie de la poésie française contemporaine *En Vivo* (Léviatán, 2015).

recueils, à peine plus brûlante. Franck Venaille a déployé une activité assez intense dans le champ littéraire, dirigeant des revues de poésie et collaborant à des émissions de radio, tout en continuant à publier, mais il s'est peu à peu éloigné de la poésie au profit de textes en prose d'une écriture parfois moins immédiate, qui ont pu dérouter ses lecteurs. Il a de ce fait connu une assez longue « traversée du désert », jusqu'à *La Descente de l'Escaut*, qui a marqué son retour aux vers. Ce livre a une histoire, qu'il n'est pas le lieu de raconter. Qu'on sache seulement qu'atteint d'une maladie de Parkinson qu'il savait inexorable, Franck Venaille a décidé, dans un magnifique geste de révolte, de braver le sort en descendant à pied l'Escaut, depuis sa source, en France, jusqu'à Anvers et la mer du Nord. C'est ce récit en vers, sombre et puissant, c'est ce pèlerinage vers lui-même qui l'a replacé au premier rang. Il a, depuis, publié une impressionnante série de recueils, presque tous marquants, jusqu'à cet ultime *Requiem de guerre*, parcours récompensé par plusieurs prix prestigieux.

Comme dans la plupart des précédents, Franck Venaille y déploie un foisonnement de motifs particuliers sur un fond immuable où domine le pessimisme : « Je suis un homme mort depuis plusieurs années », dit l'une des exergues. Requiem donc, d'un vivant en guerre contre le monde et contre lui-même et qui s'éprouve mort. C'est la première fois depuis *La Descente de l'Escaut* que Franck Venaille aborde de front sa maladie. Il se met en scène avec une sorte de douleur scandalisée mêlée d'une joie mauvaise, évoquant l'hôpital et ce long couloir qu'il tente de remonter pour s'enfuir, la marche embarrassée, le souffle court, comme dans ces cauchemars répétitifs où l'on échoue à accomplir le geste qui nous sauverait. Il est aussi en proie à une maladie de l'imagination, qui se rebelle, s'empare de ses nuits, les remplit de démons qui le terrorisent, jusqu'à le tirer en sanglots de sa chambre.

Sur ce motif insistant, compliqué de variations, Venaille greffe de soudains éclats de mémoire, réminiscences plus que souvenirs, des images tremblantes et déformées, comme dans la fièvre. Ainsi, d'abord, de l'enfant qu'il fut, dont la perte l'a laissé inconsolable. Mais il revoit aussi *la mort rouge* des dirigeants communistes Thorez et Berlinguer, et de grands revenants traversent le livre en coup de vent, Villon par exemple, ou un rebouteux nommé Simon Freude, qui se fait la main à Trieste en disséquant les glandes sexuelles des grenouilles avant d'entreprendre son œuvre majeure, un *Guérir de l'envie de guérir* en cinq volumes... Nous sommes dans un théâtre d'ombres, l'auteur parcourt en trébuchant le champ de ruines à quoi sa vie, comme toutes les vies, finit par ressembler – et si, chez certains, c'est alors le bonheur qui survit, chez d'autres tout prend la couleur du chagrin, ici rédimé par une ironie grinçante, qui tourne à l'occasion à la bouffonnerie.

À la fin du recueil, s'efforçant à une lucidité de moraliste, Franck Venaille tente de s'expliquer le chagrin qui le constitue. C'est que la vie est une guerre, une guerre contre soi plus que contre les autres, qu'il faut mener dans la douleur mais sans fléchir jusqu'à la « dernière prise de commandement. Là où l'on me donnera l'ordre que j'attends et craint depuis longtemps, si longtemps : HALTE AU FEU ». C'est maintenant fait. La guerre est finie. Qu'il repose en paix.